

La véritable barrière de la production capitaliste est le capital lui-même :

le mécanisme et la tendance historique des crises

Cet extrait est l'introduction (pp. 253-259) que fait Robert Kurz à une série de passages relatifs au Marx ésotérique du chapitre V du livre *Lire Marx. Les textes les plus importants de Karl Marx pour le XXI^e siècle. Choisis et commentés par Robert Kurz*, La balustrade, 2002, aujourd'hui épuisé. De nombreuses réflexions, sur la société du travail, la production capitaliste comme fin en soi irrationnelle, la théorie du capitalisme comme barbarie, etc., renvoient à des chapitres précédents que l'on peut également consulter sur le site « Critique radicale de la valeur ».

Quasiment rien n'est aussi actuel et aussi neuf dans l'œuvre de Marx que sa théorie de la crise. Rien non plus n'est plus loin de la pensée des universitaires appartenant aux sciences économiques et sociales ou de la pensée des derniers marxistes que de reprendre ou même de préciser la théorie de la crise de Marx. Il y a bien sûr des raisons à cela. Marx est aujourd'hui considéré, dans le monde universitaire, comme le grand perdant. On ne peut plus obtenir de diplôme universitaire ni faire de carrière scientifique en travaillant sur Marx, comme c'était encore le cas dans les années 70, quand les nouveaux mouvements sociaux de l'époque l'avaient mis à la mode – passagère et superficielle – dans la recherche. Inversement, Marx est également passé de mode comme objet de critique. Fort de sa victoire soi-disant définitive, le capitalisme tient la théorie marxiste en général et sa théorie de la crise en particulier pour désormais ne méritant même plus la critique ; les défenseurs universitaires du capitalisme et leur claque, devenus inutiles, seraient réduits au chômage. Où trouveraient-ils, après Marx, un adversaire à qui se mesurer et qui justifierait leur raison d'être ?

Pourtant, leur prétentieuse arrogance de vainqueurs leur fait inconsciemment renoncer à une chance de marché non négligeable. Assommé par le consensus économique mondial, le public ne trouverait rien de plus excitant que d'être embarqué dans le train fantôme d'un grand roman de crise et de se laisser, encore une fois, envahir par le délicieux frisson suscité par le spectre chancelant de Marx, pour naturellement pouvoir ensuite, dans l'inévitable happy end, se presser contre la poitrine – maintes fois fortifiée – du capitalisme sorti glorieux de la crise.

La petite bande des derniers marxistes encore loyaux du mouvement ouvrier ne donne pas vraiment l'impression de vouloir remporter la nouvelle offensive avec la théorie marxiste de la crise reformulée. En effet, contrairement à différentes rumeurs, la théorie de la crise n'a jamais joué un grand rôle dans la réception de Marx dans l'ancien mouvement ouvrier. En fait, dans la perspective du Marx exotérique, la crise n'est qu'un épiphénomène, un facteur extérieur à la lutte des classes, quand elle n'en est pas – comme il paraît ça et là dans les traités de Marx – sa seule fonction ; la crise, dans son sens strict, serait finalement déterminée par l'action de la classe, non pas objectivement, mais subjectivement, du simple fait de la volonté. Dans ce cas, la crise signifierait seulement que le capitalisme ne peut plus faire ce qu'il veut, parce que les travailleurs salariés ne veulent plus faire ce qu'ils doivent.

D'une façon générale, on constate à nouveau ici combien le marxisme reste dans les limites de la pensée bourgeoise moderne : plus les catégories du capitalisme se figent en « condition muette » dans leur objectivation sociale, plus les sujets précisément issus et

pénétrés de cette objectivité muette doivent être vivement invoqués, comme s'ils pouvaient quand même (et contrairement à leur propre état) être maîtres de l'action quelle qu'elle soit.

Comme l'argumentation du Marx exotérique ne servait en définitive qu'à légitimer une lutte du mouvement ouvrier pour sa reconnaissance dans le capitalisme, on comprend facilement qu'au fond, ce marxisme n'avait rien à faire d'une théorie « forte » et objective de la crise, qu'il devait même au contraire la craindre. En effet, la notion d'objectivité de la crise vise l'obsolescence de ces formes catégories sociales, dans lesquelles on compte soi-même continuer à vivre dans un avenir lointain ; par la même, pire encore, elle vise l'obsolescence de sa propre forme subjective. Ainsi n'est-ce ni un miracle ni une trahison si la social-démocratie occidentale se changea en « médecin au chevet du capitalisme », alors qu'elle se trouvait encore sous la bannière de sa légitimation marxiste et donc si elle chercha à refuser et à bannir l'objectivité de la crise sur le plan non seulement idéologique, mais également pratique.

Par contre, les régimes issus de la modernisation de rattrapage de la périphérie capitaliste avaient intérêt à souligner la crise du capitalisme. Mais comme cet intérêt servait uniquement à légitimer les retardataires de l'histoire, il fallait faire ressortir cette crise d'une manière particulièrement subjective (dans le sens d'une orientation stratégique du marxisme mondial conforme à leurs propres exigences) ; l'objectivité du processus de crise en tant que mécanisme interne du capital était repoussée et occultée, comme elle l'était par le marxisme occidental. Aussi la crise ne pouvait-elle être essentiellement qu'une crise de légitimité, une crise morale, culturelle, etc. ; c'était surtout la crise politique du capitalisme occasionnée par l'action et l'alliance du mouvement ouvrier occidental et des régimes des pays de l'Est et du Sud.

Il paraît donc évident de devoir attribuer la théorie de la crise marxiste proprement plus au Marx ésotérique qu'au Marx exotérique. Ce qui est particulièrement net, quand on comprend que la théorie de la crise de Marx appuie son argumentation sur la disparition même du « travail ». Comme nous venons de le montrer, c'est justement sur ce point que les deux Marx s'opposent tout particulièrement : tandis que le Marx exotérique voit le « travail » comme une nécessité naturelle supra-historique, anthropologique et ontologique, pour le Marx ésotérique, le travail constitue la forme d'activité abstraite spécifiquement capitaliste – en même temps que la substance du capital.

Cela dit, une crise n'est autre que la perte de substance objective du capital provoquée par le mécanisme interne propre de celui-ci : le travail s'échappe comme le sable s'échappe du sac par un trou ou l'eau par une fuite dans le réservoir. Le capital se vide et s'affaiblit et sa vie alimentée par le travail s'arrête. Quand l'un des composants du sujet automatique, c'est-à-dire le travail, tarit, l'autre, l'argent, est obligé de décroître – il perd de sa substance, donc de sa valeur et devient lui-même obsolète. Il y a interruption du rapport ou de la forme de circulation sociale générale du triple élément : travail abstrait, revenu monétaire et consommation de marchandises. Tout le mode de vie apparemment naturel et reposant sur ces relations fétichistes se délabre et devient pratiquement impossible. On se retrouve alors devant l'absurdité suivante : tous les moyens et capacités d'une riche reproduction abondent, mais les hommes paralysés par la « main invisible » du capital ne peuvent plus mettre en œuvre leurs propres possibilités, parce qu'elles ne satisfont plus à l'irrationnelle fin en soi du sujet automatique. Cette inquiétante immobilisation de l'ensemble des rouages est causée non pas par le « bras puissant » de la classe ouvrière, mais par une sorte de grippage de la machine capital. L'état social qui en résulte ressemble au supplice de Tantale ; c'est-à-dire que bien qu'ayant à leurs pieds toute la richesse du monde, les hommes affamés et assoiffés la voient reculer devant eux.

Alors que, dans le cadre de sa critique du travail, Marx avait exposé de façon claire et sans ambiguïtés cette fin logique de la crise, dans sa théorie de la crise, il développe le mécanisme interne et contradictoire du capital, en montrant l'effet concret de cette contradiction qu'il ne formule d'abord que de façon générale. Partant des notions de plus-

value absolue et relative, il échafaude pièce par pièce la logique et le mécanisme de la crise capitaliste ; il montre comment, de la transformation de la composition organique du capital poussée par le mode de concurrence, on aboutit à la chute (relative) du taux de profit et finalement, du moins en tant que possibilité abstraite, à la chute (absolue) de la masse du profit ; il montre, par conséquent, comment la reproduction et l'accumulation capitalistes arriveraient au blocage total.

Alors que, dans sa première rédaction d'une critique du travail, Marx désigne clairement ce stade final absolu, c'est-à-dire la barrière intrinsèque absolue du processus de production capitaliste, dans son analyse ultérieure du mécanisme de la crise, il laisse plutôt ce problème en suspens. Le caractère périodique des crises pouvait effectivement faire apparaître celles-ci comme une lourde hypothèque du capitalisme, mais en même temps comme une interruption simplement temporaire de l'accumulation et donc comme une barrière interne seulement relative du capital. Bien au-delà de la mort de Marx, les crises se présentaient encore comme des sortes de « crises de mises en place » du capitalisme parsemant le long chemin de son développement. Elles avaient certes le caractère de récessions plus ou moins désastreuses, de ruptures structurelles et de violentes éruptions économiques, mais ne constituaient pas encore une barrière intrinsèque absolue.

Cependant, même dans sa description du mécanisme de la crise, il ne fait pour Marx aucun doute que la crise se développe non pas de façon linéaire mais de façon progressive, qu'elle présente une tendance historique à s'amplifier. Il ne faut donc pas croire que la crise n'est qu'un moyen de rétablir une situation antérieure, pour permettre à l'accumulation de repartir du même niveau. Il en va nécessairement de la crise du capitalisme comme du capitalisme lui-même : il ne s'agit pas du tout d'un simple état ni d'une simple structure, mais d'un processus historique dynamique se développant à une échelle toujours ascendante. Si la cause ultime de la crise réside dans le fait que le développement des forces productives forcé par la concurrence rend le travail superflu et attaque ainsi la substance du capital, il est clair que le niveau sans cesse plus élevé des forces productives amène la crise à des dimensions de plus en plus importantes. Alors, il est aussi imaginable que le capital atteigne une limite interne absolue, un niveau d'évolution où il ne lui sera plus possible de réabsorber suffisamment de force de travail humaine, pour redonner de l'élan à l'accumulation de capital en tant que fin en soi. Si le capital possède la tendance immanente de consommer le plus possible de force de travail du monde, il ne peut le faire objectivement qu'au niveau de productivité qu'il s'est lui-même fixé. Parallèlement au supplice de Tantale des hommes qui ne peuvent plus mettre en mouvement leurs propres ressources matérielles et techniques, on assiste, en temps de crise, au supplice de Tantale du « sujet automatique » [du capital] qui n'est plus en mesure d'absorber la masse de force de travail inemployée.

Si la description du mécanisme interne objectif de la crise aborde la question de la limite absolue du capital sans toutefois y répondre, ceci s'explique en grande partie par le fait que, là encore, les Marx exotérique et ésotérique empiètent chacun sur le domaine de l'autre. Pour le marxisme du mouvement ouvrier, la phrase de Marx disant que la véritable entrave au capitalisme est le capital lui-même devait paraître aussi anathème et insensée que le sujet automatique. Et ce surtout, parce qu'elle remet en question la classe ouvrière, prétendue bras objectif et subjectif du bouleversement. Alors que l'ancien mouvement ouvrier pouvait encore exulter avec le Marx exotérique : « Nous sommes de plus en plus », ils auraient pu s'entendre dire par le Marx ésotérique : « Vous serez de moins en moins ».

Ces contradictions, Marx n'est plus arrivé à les démêler lui-même. Mais son développement de la théorie de la crise conduit aussi clairement que sa critique du capitalisme en tant que « société du travail », à un modèle dépassant le marxisme de la modernisation immanente. Non pas que la stricte objectivité de la crise doive impliquer quelque chose comme un automatisme objectif de l'émancipation sociale. La crise déclenche l'obsolescence du capitalisme, mais sans instaurer d'autre ordre social. Cela, les hommes doivent l'accomplir eux-mêmes. Le marxisme n'aimait pas la théorie de la crise radicale du Marx ésotérique

justement parce qu'il voulait demeurer, avec l'acteur subjectif que représentait la classe ouvrière, sur le terrain de l'objectivité capitaliste et donc des formes de système de production marchande. La crise, pour sa part, objective de cette « fausse » objectivité négative ne suggère pas une quelconque tranquille attente de salut (comme il pourrait paraître du point de vue du marxisme ouvrier), mais au contraire une critique bien plus fondamentale et une contestation, qui, en plus, ne puisse pas se réclamer du travail en tant qu'activité capitaliste plus que du droit de l'homme, qu'il est peut-être encore possible de revendiquer. En d'autres termes : plus la crise, en tant que barrière absolue intrinsèque du capital, approche, plus la critique du capitalisme devient une question catégorielle et cesse d'être, justement à cause de cela, une simple question de classe. Elle devient une question qui se pose inéluctablement quel que soit le point de vue social où on se place.

Sur ce point, si l'on ose raisonner a contrario, la « fin de la lutte des classes » pourrait renvoyer non pas à la victoire finale et à la perpétuation du capitalisme, comme il est généralement admis aujourd'hui, mais au contraire à la culmination de sa crise objective. Peut-être que nous nous trouvons au milieu de l'œil du cyclone et que les défenseurs de la démocratie et de l'économie de marché sont fous de se congratuler pour la paix sociale. Terminée la critique du capitalisme restée assise sur ses vieux modèles immanents. « La véritable barrière du capital est le capital lui-même » : la maxime marxiste semble résumer avec une cruelle ironie la situation mondiale actuelle. Le capitalisme occidental a su surmonter les sociétés délabrées de la modernisation de rattrapage manquée, mais il ne pourra pas triompher de sa propre logique intrinsèque. Il peut s'adapter à tout, excepté à lui-même. Le paradoxe de cette situation s'exprime aussi dans le fait que plus la critique se tait à l'échelle mondiale, plus l'évidence des manifestations de la crise à l'échelle mondiale est dure. Quelle dérision : maintenant qu'un siècle de terribles luttes immanentes a enfin amené l'humanité à ne rien tant aimer que se faire exploiter sans limite par le capital, ce dieu sécularisé a perdu sa faculté d'exploiter.

On ne peut qu'être singulièrement frappé de savoir ou seulement de pressentir que cet état de fait ne semble actuellement guère gêner la foi dans le capital et dans la faculté d'auto-perpétuation du capitalisme, pour la seule raison que celui-ci n'a plus aucun adversaire extérieur.

Il est certain qu'il va falloir vérifier plus en détail si la troisième révolution industrielle de la microélectronique a effectivement conduit à la limite interne absolue du capital. Mais c'est exactement cet examen que refuse de faire le corps scientifique universitaire ainsi que le minable reste de la gauche politique. La crise est moins analysée que refoulée et niée. Le paradoxe subsiste parce que la théorie économique s'invalide d'autant plus rapidement que la crise des catégories économiques se manifeste plus nettement. Plus le monde devient économique, plus il est sujet aux crises ; et plus il tend aux crises, plus la conscience devient économique, mais sous une forme totalement a-théorique et a-critique. Au temps maintenant lointain de la prospérité, la critique de l'économie politique était très prisée. Dans la crise naissante du XXI^e siècle, la critique de l'économie politique s'est éteinte. La gauche comme la droite, les libéraux comme les conservateurs se sont réfugiés dans le culturalisme postmoderne. La crise est là, mais tout le monde ne parle que de météo.

Il est donc grand temps de se redonner une culture théorique de la critique de l'économie politique, allant à l'encontre du courant culturaliste superficiel qui semble vouloir tourner à l'hystérie. Point n'est besoin d'être devin pour prévoir que la théorie de la crise marxiste sera au centre d'une reformulation inéluctable de cette critique, pas plus qu'il ne faut être devin pour prédire que la réalité de la crise capitaliste accompagnera et marquera ce siècle qui vient tout juste de naître.

Robert Kurz.